

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 55 (1910)
Heft: 12

Artikel: Quelques jours chez les troupes Ottomanes
Autor: Hofer
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339125>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quelques jours chez les troupes Ottomanes

Le 26 octobre, à deux heures du matin, j'attendais devant la petite station de Seidler en Roumélie, un char de bœufs, ou du moins un guide, pour me rendre au quartier général des manœuvres ottomanes, campé dans les environs de Karichtiran, petit village situé à 12 km. à l'ouest de la ligne de chemin de fer Constantinople-Andrinople. Mais, hélas ! les Turcs n'aiment pas travailler entre le coucher et le lever du soleil, et ce fut en vain que mon drogman fouilla les quelques misérables huttes de Seidler, secondé par le chef de gare auquel j'avais présenté une lettre de recommandation. Il fallut attendre le jour dans le petit bureau du chef de gare et c'est là que je pus recueillir mes premières impressions sur les officiers turcs, dont la chambre était bondée.

C'étaient des hommes immenses, harassés de fatigue, fumant ou dormant sur des chaises ou étendus sur un canapé, dans leurs uniformes très guerriers. Un général, inspecteur des Ecoles de Cadets, m'adressa très aimablement la parole et je dus apprendre à mon grand regret que les manœuvres étaient terminées depuis cette nuit même. Arrivais-je donc trop tard pour voir quoi que ce soit ? Non, j'avais encore deux journées devant moi, qui pouvaient m'offrir le spectacle de mille choses intéressantes : Un jour de repos et la grande revue du Sultan.

Le repos d'une troupe est fort instructif à observer ; on relève des détails qui vous échappent pendant les exercices ; on peut étudier le service intérieur, et, dans le cas présent, l'état d'âme de cette grande armée¹ réunie en Roumélie. Je n'avais donc rien à regretter. Cette conviction s'affirma, lorsque, à l'aube, j'eus le superbe coup d'œil des camps immenses qui se dressaient de tous les côtés ; et lorsque nous traversâmes derrière un misérable petit attelage de bœufs, le terrain des manœuvres, je pus,

¹ Deux armées étaient réunies, ce qui correspond à quatre corps d'armée. Un changement aura lieu tout prochainement : les sept armées turques seront transformées en 14 corps d'armée.

après une heure de marche, me rendre compte des difficultés qu'offrent pour les commandants et pour la troupe elle-même les exercices en de pareilles contrées.

Le terrain est légèrement ondulé ; pas un champ, pas une source ; les villages sont espacés de dix kilomètres et plus les uns des autres, et quels villages ! Quelques habitations très basses, presque souterraines, dans lesquelles on pourrait à peine loger quelques chevaux d'officier. Même dans les grands villages, très rares, qui pourraient peut-être se prêter à un cantonnement pour la troupe, le logement chez les habitants ne peut avoir lieu, étant absolument contraire aux mœurs du pays, qui n'admettent pas — pour des raisons bien connues — l'hospitalité comme on l'entend chez nous. Donc, point de ressources, sauf l'eau, peu recommandable, de quelques rivières toujours passablement éloignées les unes des autres, et quelque peu de fourrage pour les chevaux. Pas de toit pour les soldats qui se contenteront de leur tente, pas d'écuries pour les chevaux qui sont réduits à passer jour et nuit en plein air. On conçoit les obstacles à vaincre, le service de ravitaillement à organiser et les précautions à prendre, avant de lancer 80 000 hommes dans de semblables régions. Et pourtant tout s'exécute avec un calme superbe, avec cette résignation, cette tranquillité orientale qui me frappèrent maintes fois, non pas seulement chez les officiers mais aussi chez les soldats.

Disons cependant tout de suite, à propos de la remarque faite au sujet de l'eau, que cette immense concentration de troupes dans les plaines de la Roumélie n'a pu s'effectuer sans quelques conséquences assez graves. Le jour avant la grande revue, une division entière a dû être isolée, tandis qu'une autre, plus un régiment de cavalerie, l'étaient déjà. Le soir du 26, j'ai entendu signaler officiellement trente cas de choléra pour la journée et quinze décès. Chose étrange, personne n'en parle, ni même les journaux. Un officier allemand auquel je demandai son avis sur la cause de ces faits, croyait absolument devoir l'attribuer à l'eau du pays, c'est-à-dire à l'abus dont on en fait pour la toilette.

Le soldat turc, comme tout musulman, se lave au moins deux fois par jour et toujours dans l'eau courante. Le Coran lui prescrit les toilettes les plus intimes qui, en campagne, se font — faute de robinets — dans les rivières, dont l'eau servira à la

boisson quelques kilomètres en aval. Ce sont les dangers auxquels s'exposent les soldats musulmans par leur fanatisme.

Après avoir passé par des chemins à peine visibles, traversé des marais et des buissons toujours entourés de camps turcs de grande étendue, nous arrivâmes enfin au quartier général. Des tentes luxueuses s'élevaient à proximité du village de Karichtiran et nous découvrîmes enfin, non sans peine, celle du général von der Goltz, instructeur en chef de l'armée ottomane, auquel je fis transmettre par mon drogman mes cartes accompagnées d'une lettre d'introduction. Le général allemand me reçut d'une façon extrêmement aimable et me présenta aux officiers de son entourage, tous très surpris de la visite fort inattendue d'un lieutenant de guides suisse. Mais depuis ce moment là, je me sentis, dans ce monde si accueillant, comme au milieu de mes propres camarades et je conserverai un souvenir inoubliable de la réception charmante qui me fut faite. Libre de circuler et de visiter tout ce qui m'intéressait, je dois avouer que je me laissai conduire en premier lieu dans une immense « tente-cantine » où je pus constater que nos camarades turcs ne manquent de rien pendant leur campagne. Je voulus profiter d'un instant de solitude pour régler mon déjeuner, lorsque le maître d'hôtel m'informa que toutes les consommations, *même les boissons*, que chaque officier se fait servir à discrétion, sont offertes par le gouvernement. Que je me sentais loin de la patrie et de ses pays voisins ! Je me figurais les barriques et les corbeilles de champagne dont on aurait besoin dans nos pays d'occident, pour calmer aux frais du gouvernement, la soif des officiers !

Une trentaine de tentes formaient le quartier général où se trouvaient, outre les états-majors des grandes unités plusieurs hauts fonctionnaires et autres personnages, comme le ministre de la guerre, le président de la Chambre des députés, le gouverneur de Smyrne et un prince égyptien. De tout ce monde, personne ne loge chez les habitants, qui, faute de place, et à cause de la simplicité trop primitive de leurs logements ne peuvent recevoir des hôtes. Les officiers de troupes couchent auprès de leurs hommes, tandis que les officiers du quartier général sont installés dans des tentes en partie remarquables, drapées des plus belles broderies à l'intérieur, souvent même à l'extérieur. La tente-cantine, par exemple, bordée extérieurement par

un superbe travail à la main, était une vieille tente de sultan qui avait fait déjà plusieurs campagnes. Les officiers de grade inférieur habitaient individuellement des petites tentes blanches, et c'est une de ces habitations bien fermées et très agréables qu'on m'offrit. Le Moukthar du village m'ayant cependant offert une couchette chez lui, je préfèrai accepter son hospitalité plutôt que d'abuser de celle des officiers, point préparés du tout à recevoir des visites.

Mon cantonnement chez le Moukthar fut trop joli, trop inoubliable, pour que je puisse passer sur les quelques détails de mon petit séjour.

Le Moukthar est ce qu'est chez nous le syndic ou maire, bien différent cependant, autant par son extérieur que par ses habitudes de nos syndics et maires suisses, dont nous sommes souvent les hôtes pendant les manœuvres. Je fus introduit dans une petite chambre toute basse et couverte de tapis. Pas un meuble ne se trouvait dans la pièce, sauf une large banquette sur laquelle s'étaient de moelleux coussins. Autour d'un feu, sur lequel cuisait le café dans de petites tasses en fer, étaient assis trois énormes Turcs, les jambes croisées. Leurs longues moustaches grises et pendantes, l'écharpe rouge entourant les gros ventres leur donnaient un air martial. Je me hâtai de quitter mes chaussures et mes guêtres sur le seuil de la porte, puis les présentations se firent, tandis que je regardais très gêné mes chaussettes — trouées hélas ! par la longue marche derrière le char de bœufs. Mais immédiatement je me consolai avec une tasse de café dans la main, une cigarette à la bouche, car Moustafa Bey et ses compagnons ne semblaient point voir la terrible ouverture que je m'efforçais de cacher en tordant mes doigts de pieds. Ils reprirent leur position accroupie et sans échanger un mot, continuèrent à envoyer des nuées de fumée vers le plafond, silencieux comme il convient aux Turcs. Dès lors, j'ai passé des heures bien agréables au coin de ce feu ; assis sur la banquette je notais mes souvenirs, tandis que Moustafa ne bougeait de son coin que pour m'offrir de temps à autre une cigarette et une tasse de ce moka délicieux. Et le soir, lorsque le soleil se coucha, il se leva pour faire sa prière, tantôt debout, tantôt agenouillé la tête sur le plancher, toujours tourné vers la Mecque.

Au courant de l'après-midi, je fis une promenade d'un camp à l'autre. Une division entière se trouvait non loin du quartier

général. Un orchestre de clairons appelait l'infanterie sur les rangs pour faire quelques exercices.

Ce qui me frappa tout d'abord, c'est la taille énorme de ces hommes et de leurs chefs. Sous les ordres paternels d'un lieutenant peu méchant, leurs mouvements s'exécutaient toujours bien ensemble et régulièrement, sans cependant être rapides ni très énergiques. Mais, il ne faut pas vouloir comparer aux troupes de nos armées occidentales, des soldats d'un peuple aussi différent de caractère. Il ne faut pas prendre comme base de critique les points de vue qui prédominent chez nous, et considérer comme faute ce qui chez une troupe orientale ne peut être autrement, parce que le caractère de l'individu le veut ainsi. Il sera plus juste de constater, connaissant le peuple, ce qui a pu être obtenu du soldat. Ainsi, nous savons tous que la lenteur est un principe chez les Turcs ; *Yavach-Yavach* est leur mot et la réponse à l'étranger qui s'irrite de leur calme. Jamais on ne voit un musulman perdre la patience ou son sang-froid. Il est naturel par conséquent d'entendre un officier donner des commandements peu énergiques et de voir des hommes les exécuter avec une lenteur qui correspond à leur tempérament. Tout cela ne peut être considéré comme un défaut d'instruction, mais est une particularité de la race. Il en est de même d'une certaine nonchalance avec laquelle le soldat turc exécute l'ordre qui lui est donné. Il fera tout ce qu'il pourra, mais dès qu'un obstacle se présente il abandonne la partie, confiant le souci de sa tâche à Allah. Se croyant constamment guidé par Dieu, un surplus d'effort personnel lui semble inutile. Le porteur de rapports qui rencontrera sur sa route un fossé trop large, ne dira pas : « il faut passer », mais « renonçons, Allah ne veut pas que je passe » et il fera demi-tour, convaincu d'avoir fait tout son devoir.

D'autre part, le calme et l'insouciance se manifestent aussi à l'avantage du soldat turc. Avec quelle belle patience ai-je vu ces hommes attendre, pendant des heures et des heures, un ordre qui devait les mettre en mouvement. Toujours de bonne humeur, ils ne se chamaillent jamais ; jamais ils ne sont mécontents ou portés à se plaindre du froid ou de la chaleur, de la faim ou de la soif. Ils endurent tout avec une résignation admirable, qui est tout autant une marque de leur caractère que l'insouciance que nous sommes tentés de leur reprocher. Car

s'ils se fatiguent, s'ils souffrent, c'est Allah qui le veut et qui se chargera du reste. Cette conviction dont ils sont pénétrés dès leur naissance, explique suffisamment qu'un officier aura toujours bien en main de pareils hommes. Il appelle et les hommes viennent, lentement, mais ils viennent. Point n'est besoin de les rappeler, de crier, de se fâcher ; jamais je n'ai vu un sous-officier en colère, ni entendu la moindre injure. A les voir travailler tranquillement sous les ordres de leurs chefs, on dirait une grande famille où chacun tient sa place sans qu'on ait besoin de lui rappeler son devoir, où la discipline se maintient d'elle-même par l'éducation, et non à l'aide de vociférations.

Ce qui m'intéressait par-dessus tout c'était la cavalerie. Je me dirigeai donc vers les cantonnements d'un régiment de lanciers, dont les tentes se trouvaient à côté de l'infanterie. Un capitaine, surpris par l'arrivée d'un étranger, m'accosta et, lorsque je me fus présenté, me prit par le bras pour me faire visiter son escadron. Il parlait français comme du reste la plupart de ses camarades et il me donna tous les renseignements désirés avec cette extrême amabilité que j'ai rencontrée chez tous les officiers turcs. Le régiment était composé de cinq escadrons, et ma première question fut : « Comment pouvez-vous trouver des chevaux pour de pareilles tailles ? » En effet, les hommes de 190 cm. et plus ne sont pas rares du tout, et je fus stupéfait de voir les chevaux variant tous entre 150 et 155 cm. Quatre escadrons avaient des chevaux hongrois, le cinquième des « indigènes », chevaux arabes de plus petite taille encore que les hongrois. Ce cinquième était un escadron d'essai quant au matériel de chevaux ; mon compagnon m'affirma qu'il donnait des résultats excellents, ces chevaux étant d'une endurance parfaite, supportant toutes les températures et toutes les fatigues, malgré leur lourde charge. N'oublions pas que ces bêtes restent par tous les temps jour et nuit dehors et que nous étions à une saison avancée où les pluies sont très fréquentes et les nuits toujours froides. Je fus étonné de constater que ces chevaux n'étaient pas seulement attachés par le licol de campagne à une corde tendue le long du sol, mais aussi par une jambe de derrière. Simple mesure de sûreté, pour qu'ils ne s'évadent pas pendant les nuits froides, où l'envie les prend facilement de réchauffer leurs membres par un petit galop non officiel. L'équipement est presque le même que chez nous ; selle, bride, sacoches, fonte à

mousqueton sont copiés sur des modèles allemands. Seulement, pour les couvertures, il est évident que le goût oriental a dû triompher. A-t-on jamais vu une simple couverture unie en Orient ? Impossible ! pourtant je ne pus m'empêcher de sourire en voyant tous ces chevaux couverts d'étoffes les plus fantastiques qui, sans être de précieux tapis, trahissaient le cavalier oriental. Enfin, mon capitaine me tint une poignée d'orge devant les yeux : « Voilà la nourriture de nos chevaux, avec un peu de foin ». Cette orge bien mûre et propre, est transportée avant les manœuvres dans de grands dépôts d'où on la répartit entre les différents régiments, qui ont avec eux un train de combat considérable. Avant que je quittasse cette jolie troupe, le capitaine me présenta son marchef, un gaillard de deux mètres que je souhaite ne jamais rencontrer en bataille.

Lorsque la nuit fut tombée, je partis pour une dernière ronde à travers les champs et me dirigeai en premier lieu vers l'infanterie. A cent pas des tentes du régiment, j'aurais juré que tout le monde dormait. Pas un bruit ne se faisait entendre ; le silence le plus absolu régnait et, pourtant, tous les soldats étaient là, déconsignés. Chose étrange, personne ne chantait ni ne riait ; je ne les découvris qu'en jetant un coup d'œil sous les tentes où ils étaient assis en cercle, causant doucement ou fumant silencieux, à l'orientale. Dehors, on n'entendait que le pas de la sentinelle et pourtant l'état de guerre avait cessé depuis la veille. A peine pouvait-on distinguer les habitations des officiers, vivant dans la même simplicité que leurs hommes sous leurs petites tentes, où fumait l'inévitable café et d'où sortait le murmure d'une tranquille conversation. Chez la cavalerie, même silence, à peine interrompu par le bruit d'un sabre ou par le cliquetis d'une gourmette qu'un zélé frotte encore entre ses mains. Les chevaux dormaient déjà, couchés sous leurs couvertures et quelques instants plus tard, à 8 heures du soir, tous les hommes avaient suivi leur exemple, après avoir passé leurs heures libres sans bière ni vin, sans tapage. L'alcool est banni des rangs ; de là des soirées courtes, un long repos et une vie saine, on pourrait même dire un entraînement perpétuel. Des hommes favorisés par la nature comme le sont les Turcs, avec des conceptions morales telles que leur religion les leur enseigne, menant à côté de cela une vie aussi sobre et saine, évitant tout ce qui peut nuire à leurs forces, des hommes pareils doivent

être de bons soldats. Il ne faut pas oublier que le Coran leur impose tout ce que l'hygiène la plus raffinée peut exiger et qu'ils observent strictement ces règles qui leur sont inculquées dès la plus tendre enfance, avec une discipline qui, plus tard, devient la base de leur éducation militaire.

Un dernier trait bien caractéristique me frappa avant le dîner du soir. Arrivé vers la « tente-cantine » un officier venant à ma rencontre, me dit : « Il faudra patienter encore une heure au moins, avant de nous mettre à table ». Quatre-vingts officiers attendirent une heure, debout devant la tente, le signal du dîner. Pourquoi ce retard ? Un char arriva enfin au grand galop et j'entendis crier : « Voilà l'eau, nous pouvons commencer ! » Qu'entendrait celui qui dirait à un groupe d'officiers allemands, suisses, français ou autres : « Vous ne pouvez vous mettre à table, l'eau n'est pas encore là ! » Et ce qu'il y a de curieux, c'est que toutes les boissons imaginables étaient disponibles à la cantine, mais personne n'en voulait. L'officier turc ne boit que de l'eau et je ne vis rien d'autre à table pendant le dîner qui se passa très tranquillement, sans calembours, sans éclats de rire, à la turque. Lorsque le ministre de la guerre leva la table, tous les officiers se retirèrent dans leurs tentes. Il était 9 $\frac{1}{2}$ h. du soir. Quant à moi, je trouvais chez mon ami le Moukthar une bonne couchette préparée avec des tapis d'Orient et, naturellement, une dernière tasse de café.

Le lendemain, la revue devant avoir lieu à 9 heures, les troupes qui avaient une bonne heure et demie de marche à faire, ne partirent pas à 4 ni à 5 heures, mais à 7 heures ! Il est vrai que le Sultan arriva très en retard, mais les 60 000 hommes étaient prêts à défiler lorsque nous arrivâmes sur la place, vers 9 heures.

J'avais assisté au départ des troupes et une fois de plus je fus émerveillé du calme superbe avec lequel les unités se mirent en mouvement. Les lanciers sellaient tranquillement ; pas un objet égaré, pas un homme en retard, personne ne perdait son sang-froid quoique ce fut la première revue proprement dite qui eut lieu en Turquie. Lorsque j'arrivai à la place du défilé sur un petit cheval arabe qui avait été mis à ma disposition, tout était prêt : les deux armées (sauf les deux divisions isolées), ainsi que les tentes somptueuses réservées au Sultan et à sa suite. Peu à peu arrivèrent les officiers étrangers, parmi les-

quels je cherchais instinctivement, mais malheureusement en vain, un uniforme suisse; puis vinrent des personnages de la cour, les représentants des municipalités et de différentes autorités de la capitale, enfin les soldats de la garde du Sultan, fantassins et hussards qui, franchement, me firent l'impression de grands amateurs. Même leurs uniformes criards me déplurent. Ajoutons ici que toutes les troupes portent des étoffes de couleur grise et verte et que tout ce qui est visible a été supprimé. Les officiers supérieurs se placèrent sur deux rangs attendant l'arrivée du Sultan qui bientôt fut annoncé par la sonnerie des clairons. Il arriva seul dans une voiture, suivi par le prince héritier, le prince Vahdeddine et sa suite. Tout le monde passa devant le front des troupes, puis celles-ci défilèrent devant le Sultan, qui avait pris place dans la tente.

D'une façon générale, on peut certainement dire que le défilé, qui dura une heure et demie, se passa dans un ordre parfait et sans accroc. L'infanterie avait une bonne cadence, très régulière, l'alignement dans les rangs très longs ne pouvait être meilleur pour une troupe qui n'est nullement habituée à ce genre d'exercice. Des bataillons de rédifs (landwehr) étant rentrés d'une campagne en Albanie pour faire ensuite les manœuvres, furent acclamés. Ils étaient réellement beaux à voir, avec leurs chefs dont beaucoup — même des lieutenants — à barbe blanche. Ce qui frappa avant tout c'est l'excellent état dans lequel se trouvaient toutes les troupes; les hommes étaient frais et bien en forme, malgré trois semaines de marche et des combats de manœuvres sous la pluie et par le froid des nuits.

La cavalerie, l'artillerie et les différentes troupes du génie passèrent au trot; ce sont ces troupes montées qui défilèrent le mieux. Les escadrons en ligne montèrent avec une régularité superbe; l'alignement ne se perdit jamais, ni le contact. On voyait que dans ces rangs serrés, il n'y avait que de bons cavaliers sachant tenir leurs chevaux en main. Si l'un ou l'autre commit la faute de galoper, se fut sans déranger l'ordre dans le rang et personne ne dépassa d'une tête de cheval ses voisins. Il ne faudrait pas vouloir comparer, quant au dressage, ces petits chevaux presque sauvages, aux chevaux bien montés qui sortent des manèges allemands, français ou autres. Il en est de même pour l'équitation, qui, évidemment n'est pas aussi soignée que celle qu'on enseigne dans nos écoles de recrues européen-

nes. Mais, néanmoins, il faut voir l'assiette de ces hommes, cavaliers de nature, lorsqu'ils passent — toujours au galop — individuellement à travers le terrain le plus accidenté.

Résumons l'impression de la revue : les troupes qui défilèrent disposent d'un personnel excellent au point de vue physique et moral. Les plus belles qualités militaires leur sont propres ; l'amélioration considérable qui se produit depuis deux ans, en fournit la preuve. Il est évident que l'armée turque n'en est pas encore au degré de perfection qu'ont atteint certaines armées européennes ; cela se remarque surtout aux détails. Nous n'y trouverons pas, par exemple, cette uniformité qui se rencontre chez nous, soit dans l'équipement, soit dans la façon de travailler. Mais il est étonnant de voir ce que l'armée turque a su obtenir depuis la Constitution, de constater comment elle regagne un retard que rien ne saurait mieux expliquer qu'un passage du discours qu'adressa le ministre de la guerre à son souverain après le défilé. Mahmoud Chevket Pacha dit à cette occasion :

« Avant l'ère actuelle, on ne permettait pas, non seulement l'exécution aux environs de la capitale, de manœuvres d'une armée de soixante à soixante-dix mille hommes, mais même la sortie des troupes des casernes, pour les exercices journaliers. C'est en raison de ces circonstances dont le souvenir seul est si pénible, que l'armée ottomane n'avait pu atteindre la régularité et la perfection dont elle avait besoin et acquérir la puissance dont elle était digne et capable. »

Il est permis de croire qu'une armée qui a su se relever si vite et si énergiquement d'un état de stagnation dans lequel elle se trouvait depuis de longues années, atteindra, secondée par la politique moderne de son pays, les buts qu'elle se propose.

Lieut. HOFER,
Comp. de guides n° 9.

